



Marie-Agnès Courouble

N'importe où!

Editions La Gauloise

Du même auteur :

*Aux franges de l'éveil. Pierre Chave, Vence, 1987 (Avec des lithographies de
Théo Tobiasse)*

Mort derrière le mur. Albin Michel, Paris, 1993

Songe noir. Laure Matarasso, Paris, 1994

(Avec des eaux fortes et des aquarelles de Gérard Morot-Sire)

*Ciel cassé. Éditions Tipaza, Cannes, 1997 (Avec des lithographies de Gérard
Eppelé)*

*L'Envers du monde. La pointe Badine, Nice, 1998 (Aves des eaux fortes de
Michel Joyard)*

Et si vous étiez Musset... Les Éditions Varia Montréal, 2000

Visages nus, Éditions Méliis, Nice, 2000 (Préface d'André Verdet)

Sept heures d'absence. Les Éditions Varia Montréal, 2002

L'Homme de Berlin. Éditions du Losange, Nice, 2006

Pour l'Amour de Chair. Éditions du Losange, Nice, 2006

La femme clandestine. Éditions du Losange, Nice, 2009

La mère de Pierre. Éditions du Losange, Nice, 2010

Le Syndrome de Stockholm. Éditions du Losange, Nice, 2011

Dance for love. Éditions Sudarène, 2015

L'Homme de Berlin (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2016

Le Voilier Bleu. Éditions La Gauloise, Nice, 2017

Mort derrière le mur (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2017

Devoirs de vacances. Éditions La Gauloise. Nice 2017

L'enfant sous un saule pleureur. Éditions La Gauloise. Nice 2018

N'importe où. Éditions La Gauloise. Nice 2018

Marie-Agnès COUROUBLE

N'IMPORTE OÙ

Roman

Les Editions La Gauloise
Edition originale

*« Tu m'en as dit assez pour me tirer d'erreur,
eh bien ! Connais donc Phèdre et toute sa fureur...
J'aime ! »*

Phèdre

1

Je suis mort. Je suis n'importe où et qu'importe.

Très heureux que vous ayez mis des immortelles auprès de moi. C'est une attention exquise.

Pourtant je suis bien disparu, comme disaient nos anciens. J'ai les mains jointes, les yeux fermés, un teint blafard (j'aurais préféré un peu plus de rose sur les joues).

Je vous regarde.

J'ai le regard de l'après. Je ne le sollicite pas, il m'est venu subrepticement, avec légèreté.

Soudain je revois tout ce que j'ai reçu, ce qui m'a manqué, ce que j'aurais voulu, ce que j'aurais espéré, j'ai un tel choix que je suis embarrassé, submergé, je pourrais affoler la terre entière avec mon regard surpuissant de l'après.

Mes mains sagement nouées pourraient se dénouer, mes yeux s'ouvrir... ce serait d'une grande indélicatesse.

Il faut qu'avec une infinie discrétion mon regard inassouvi effleure les villes, les rues, les jardins, les jeunes filles, les

femmes, les jeunes hommes et les hommes faits, toute une vie derrière mes yeux fermés, même le secret des non-dits.

Vous voyez, je ne vous quitte pas, je survole la situation de l'homme muet, immobile, cloué dans une attitude parfaite. Désormais il la bouclera, même pas un hochement de tête ni la tronche de certaines journées, un sans faute, je n'obséderai plus les esprits alors que mille sujets se réjouiront avec entrain dans mon après. Plus aucun mystère, toutes les inventions permises, Quel bonheur !

Le disparu peut avoir des échos angéliques ou funestes, émouvants, enfin des échos.

Non, non, je ne me suis pas envolé, je ne suis pas un ange, je me console de l'absence que je vous impose. Quel orgueil !

C'est comme si j'étais déporté, dépouillé de toute conscience. Une gravité digne et heureuse m'accompagne.

Étranger venant d'un lieu étrange je possède tous les droits maintenant qu'on ne m'entend plus.

2

Je commence par m'attarder dans des jardins dont les parfums sont les signes légers, apprivoisés, sans griffures ou voracité, sans aucun dommage.

Je le revois comme si j'y étais, ce jardin aux senteurs de lilas, une pelouse le bordait, un oiseau timide caressait d'une aile le dossier du banc où la petite fille des voisins, nattes volantes, ronronnait ses chansons de vacances, ses délicieux refrains. Je l'écoutais, vêtu d'un vieux short, chaussettes dégringolantes, et il m'est arrivé de chuchoter « je peux grimper c'est facile ».

J'ai su qu'elle s'appelait Violette, mon premier amour de jardin, émouvant comme un papillon oublié qui défilait ses solfèges de Printemps. Je la vénérais. L'a-t-elle vu, l'a-t-elle su, a-t-elle deviné derrière le mur ce malappris à la bouche vinaigrée, aux yeux de vilain qui tendait les bras vers la séparation calamiteuse ? A-t-elle entendu un cri mélancolique quand j'imitais si mal un oiseau quelconque ? Le refrain s'arrêtait, on aurait dit qu'elle collait l'oreille contre la pierre, y avait-il un trou où elle hasardait son regard, se faufilant tel un charmant insecte...

Je l'ai aimée Violette, comme on serre contre soi le monde entier qui en a les larmes aux yeux.

Je l'ai prise dans mes mains en coupe, je l'ai posée près de mon lit, parcimonieux ce parfum, ce rêve prêt à enivrer ma vie.

Les enchantements des jardins sont impénétrables, désarmants, ils tapissent le cœur, mais comment parler d'états d'âme là où je suis, dans le duvet de l'arrière temps.

Tant pis, je décide de tout me permettre avec le pouvoir des yeux fermés, de la chambre close. Derrière on marche sur la pointe des pieds.

Comme c'est agréable ce silence. Juste les murmures de mon passé, futile, grave, apaisé, un peu sournois tout de même.

Le regard permis. Quelle récréation !

3

Et cet autre jardin plein de monuments... des hommes en pierre pour parler de guerre ou de paix ! Je ne les saluais pas, je passais vite à la recherche d'une jupe fleurie, je me cachais derrière un Soldat inconnu, je courrais derrière un Zouave pour apercevoir un œil mauve entrevu à la sauvette dans un feu rouge. « Mademoiselle voulez-vous mon aide pour porter votre parapluie ? » Parce qu'il pleut dans ces jardins là et moi je pleure d'ennui, ma vie n'a pas de sens si elle n'est pas sillonnée de ces jolies fleurs encore faciles à capter, sans les toucher, sans rien prendre qu'un sourire attendri pour une route traversée ensemble, un « à demain peut-être ».

Je suis né amoureux dans les jardins de ma jeunesse émoussillée de je ne sais quelle envie plus forte que les études poussives, longues. Pourquoi apprendre à construire ce qu'on va détruire et suivre sur la carte des mers qui s'évanouiront, des fleuves qui finiront n'importe où dans des pays sans visages.

Comme j'ai aimé les petites respirations sous un parapluie, sur le banc d'une gare, au bout d'un quai où dans la foule je vois une jeune fille-fleur, riieuse, partir une valise à la main, une chance elle m'aperçoit, je lui dis « vous allez où ? Rassurez-vous je ne viendrai pas. »

Et c'est tout de même un voyage, ce petit sourire de connivence.

Dans mon après je pars avec ceux qui m'accueillent, mais il faut que je les recrée. Rares sont ceux qui acceptent des pèlerins pour un voyage inventé ou pas, comme ils vous tiennent la main ils ont peur de tomber ou de se tromper.

Pourtant avec vous je veux revoir des endroits, des villes avec des places, tiens ! cette place de Florence, ma préférée, des fleurs partout, des escaliers de pierre où je m'assieds, des gens si bien habillés qu'ils semblent glisser sur l'eau de la beauté.

Moi je tiens la main du pèlerin qui m'accompagne sans le savoir dans la nuit sans fin où derrière les yeux fermés il y a de beaux lits, des chambres exquises, et des espoirs.

Comme cette femme que j'ai tant désirée parce qu'elle chantonnait comme la petite de mon enfance,

Elle chantonnait dans les rues, en montant les escaliers, sur les boulevards, elle s'arrêtait devant les belles boutiques pour regarder les robes et repartait sans amertume, elle chantonnait en marchant,

Je l'ai aimée cette femme qui ne me regardait pas, c'était une intouchable dans ma vie d'homme sérieux, sage et averti, elle ne me regardait pas non plus. Elle ne m'a pas quitté puisque j'en rêve encore.

4

Il faut que j'arrête ma période fleur bleue. Je risque de sourire et mon visage se transformerait sous l'effet d'un septième ciel.

Enfin je peux avouer combien ma jeunesse a été transformée par d'autres désirs fulgurants. Je n'osais pas en parler, je craignais les « quolibets ». « Toi et tes rêves ! »

Oui, je voulais être chef d'orchestre. Moi qui ne jouais d'aucun instrument, j'étais attiré par la musique comme une abeille par le miel.

Combien de fois ai-je imaginé ma baguette faisant surgir de chaque pupitre le son des violons, des violoncelles, des hautbois, et celui du piano...

J'y étais. Je connaissais la partition note par note, la vibration de chaque instrument m'atteignait en plein cœur, je me voyais tel un maître du monde, soulignant les harmonies, recherchant dans un haut vol de baguette le mouvement le plus inattendu, la note la plus risquée, adaptant à mon oreille étourdie

le chant qui s'enivre lui-même, dépasse et surpasse, je sais que j'exagère, je m'éloigne, ici tout est permis, j'ai le droit de profiter de ce désir secret, j'ai le droit de m'y voir, conduisant d'une main sûre l'ensemble qui sans moi n'est rien, que les violons s'insinuent, que les violoncelles frémissent dans leur solitude, que le hautbois s'élançe et fasse vibrer la note la plus audacieuse. Je vivais avec eux, j'étais le piano assidu qui s'exclame, ponctue, a l'art de conclure, assortit le tout.

Les rues quotidiennes devenaient étrangères quand un envol de l'orchestre m'habitait tout entier.

Bien sûr je suivais des cours, je deviendrais un jeune homme rangé, agréable à vivre, mais en moi le rythme du concert imaginé se prolongeait, j'y avais assisté dans des salles, à la télévision, le regard un peu fou, les gestes de celui d'où surgissait l'ampleur, la réunion ou la division des instruments me percutaient comme un avertissement. Qu'allais-je faire de ce cours de math, de ce bout d'histoire inaccessible et lointaine ? Tu pourrais dominer sur l'estrade d'une salle religieuse et muette derrière ton dos, dans ton rêve secret tu saurais remuer des vies consoler des chagrins, combler des espérances, au lieu de cela, tu écris, tête baissée, pour essayer de résoudre un odieux problème de maths.

5

Le disparu a le droit de s'échapper, il transfigure tout. Et là je m'emballe. Rien ne ressemble aux émois, aux attendrissements, à la violence de cette époque.

Sous des dehors réservés j'étais d'un insupportable romantisme. La cuirasse de l'éducation et de la timidité masquait bien les passions.

J'en reste confondu sur mon lit de tranquille, tout est donc possible quand on accepte de s'ouvrir aux arches brillantes des souvenirs enfouis.

Attention, mes mains pourraient s'émouvoir, se serrer plus, blanchir sous ce déferlement. Je vous promets que je ne bouge pas, mes yeux restent fermés, rien ne bouge, les pensées insensées peuvent défiler, j'ai la vigueur d'un nageur de fond, ou alors je frôle les cimes les plus improbables, le souvenir ne résiste pas, les heures, les jours affluent. Pas de repos. SI on vient je me tapirai dans la totale inutilité, j'en suis aux moments heureux,

pour l'instant silence ! Des pas trottaient, ralentissent,
s'attendrissent et repartent.

Le silence au lieu de m'obscurcir donne à ma mémoire une
ferveur gigantesque.

L'avenir m'appartient.

6

À l'envers de mes paupières fermées, un esprit fureteur pourrait capter mon époque de flâneur invétéré. Ma jeunesse restait masquée. Lâché par les promesses du jardin de la voisine, plus tous les jardins attrayants, maintenant je m'arrêtais longuement devant les galeries, je m'instruisais, je picorais dans la couleur des tableaux, tendres ou violentes, sans doute aurais-je pu devenir peintre aussi, élargir mes élans naturels pour les couleurs qui expriment. Et finalement c'est la sculpture, plus forte, plus exigeante qui m'a séduit, fasciné même.

Après avoir passé des heures devant le « Cheval blanc » de Gauguin, il buvait si paisiblement dans la mare que mon cœur ralentissait en écho, ce calme était redoutable. J'ai frémi devant des statues, hommes ou femmes, nus ou pas, une main tendue, un bras crispé, un pied étrangement posé me captivaient.

Riez si vous voulez, après chef d'orchestre je devenais sculpteur. Dans les rues les gens que je croisais devenaient pierre, je rabotais des fesses, je soulignais des seins, je modelais des

formes devinées, je gommiais, j'inventais, elles envahissaient mes nuits.

Ma vie qui défile obscurément ne peut se débarrasser de ces jours avides, ce qui suivra peut glacer, peu importe, j'y viendrai si on m'en laisse le temps avant de m'emprisonner dans cette boîte ouverte qui semble me guetter.

Pardonnez-moi, je ne suis pas rapide, les images passent et s'arrêtent, je suis bien obligé de rêver près du local où cette jeune femme à genou travaille au burin, arrondit une épaule après l'avoir creusée dans un bloc informe.

J'entre. Elle regarde ce jeune ambitieux que la pierre accompagne.

-Vous donnez peut-être des cours ? Je veux devenir sculpteur.

-J'en donnais, vous n'avez pas de chance, je retourne en Bretagne le mois prochain.

Elle se frotte les mains sur son tablier, des mains fortes et sèches.

Elle me regarde avec une infinie gentillesse

Elle m'a échappé, comme la baguette du chef d'orchestre, comme tout ce qui m'attire, me séduit plus que tout au monde.

La valse silencieuse de Camille Claudel s'en va, la pierre ne chuchote plus dans mes rêves.

Je m'attarde, je ne veux pas poursuivre trop vite le chemin ardu de la vie quand on s'échappe de l'essentiel.

7

J'ai ri de mon rire souterrain inaudible, imaginant qu'un ophtalmo me faisait ce qu'on appelle un fond d'œil !

Il y verrait tourbillonner les folies blanches de mon mariage, elles refluaient dans ma mémoire dans une image gracieuse mais vétuste et décolorée.

Le chef d'orchestre, la sculpture devenaient flous, il ne restait que l'obligation insensée de reprendre l'étude de mon père. Moi notaire ! Il y avait de quoi hurler de rage. Et notaire à Lille !

Mes instants de folie en chambre, mes songes d'artiste un peu misérable, un peu génial, partaient en fumée.

-Impossible de rater cette occasion, m'a dit mon père, tu as fait de bonnes études de droit, tu n'es pas très sociable mais tu apprendras. Tu verras comme les jolies dames avides de succession te plairont, elles t'aideront à défiler des mots convenables et convenus.

J'ai tout accepté en vrac. Le costume, la cravate, le bureau solide d'époque, bourré jusqu'à la garde de dossiers en souffrance.

D'aspirant artiste je devenais un parleur de fortunes plus ou moins grosses, divisibles ou indivisibles. Jeune homme bien mis, d'un goût inestimable, planqué derrière des piles d'histoires familiales sans venin, à l'affût de quelque crime distrayant qui transformerait la glace du ton officiel, comme celui qui sépare le bien du mal.

Apprendre à éviter les rires maladroits, à ne pas s'apitoyer sur les larmes rentrées, les désillusions, ou les irritations malvenues.

J'étais docile, bien caché derrière mon visage d'une aimable sournoiserie, je masquais mes sculptures abandonnées, la baguette magique de mes orchestres devenus félons dans ce bureau où les tentures rouge sombre tenaient leur rôle d'opacité pour les familles endommagées par un million de moins ou deux meubles controversés.

Le jeune homme sourcilleux plaisait. Affublé de ce cortège d'obligations, je m'en agaçais.

J'ai eu peur de laisser rouler une larme de mes yeux fermés sur mon idéal perdu, mon obéissance aveugle alors que j'ai eu le droit de revenir un instant sur mes rêves indignes, mes nonchalances dans les rues illuminées, devant les galeries, les cinémas joyeux, la frénésie de mes désirs canalisés, enfouis.

Derrière le bureau parfait, agencé de fauteuils aussi parfaits, aussi confortables pour accueillir la paix ou la guerre, dévider les testaments rigoureux avec leurs virgules de principe, leurs points qui annonçaient la défaite ou la victoire.

Rien de plus sinistre qu'une étude de notaire ! J'étais un sinistré fou.

J'ai vraiment dû serrer les paupières sur une autre larme fautive.

8

Dieu merci ! L'ophtalmo avait retenu très au fond de mon œil, le charmant souvenir de mon mariage.

J'avais rencontré grâce à mes costumes de bon aloi et mon teint de bonne famille, une ravissante jeune fille très à l'aise dans ses petites jupes plissées, ses chemisiers bien fermés, charmante parce que riieuse, désarmante, voilà celle qui pourrait me faire oublier l'horreur des lourds rideaux encadrant le mal de familles aussi lourdes.

J'ai adoré ce bout de jeune fille issue bizarrement de je ne sais quelle famille bien pensante. Elle dansait à ravir, mangeait avec une sorte de gloutonnerie qui m'enchantait, divertissait mes voisins au récit de ses délicieuses fredaines, skiait bien, bridgeait bien sans fanfaronnade, un délice pour un petit notaire de Lille comme moi. J'avais enfin une chance folle.

Surtout quand je lui ai proposé timidement un dîner, j'avais la voix d'un jeune mais grand notaire en puissance.

Il fallait à tout prix que j'imagine un sourire sur mon visage figé dans l'impassible.

Le souvenir de ce dîner à deux où elle avait ouvert un deuxième bouton de son chemisier, où sa jupe plissée fut remplacée par un pantalon noir moulant ! Dieu qu'elle m'a plu ! Cette Charlotte dont le nom fredonnait gaiement à mes oreilles.

Très vite, au cours des semaines, nous avons bu dans le même verre, fumé la même cigarette défendue, raconté des histoires d'enfance et de jeunesse.

Elle avait une façon bien à elle de lancer ses bouclettes brunes en même temps que son rire, dans un mouvement de moquerie très plaisante pour parler de ses ardeurs ou péripéties.

Je l'écoutais. Elle bousculait ma vie. Charlotte était une bénédiction du ciel (si le ciel existe).

Nous avons roucoulé, nous nous sommes roulés dans le bonheur.

Mes parents irradiaient. Les siens semblaient estomaqués par nos ressemblances, ils nous regardaient comme des étrangers, ils se tenaient cois, c'étaient des oiseaux étonnés et charmés.

Les miens, vaniteux comme des paons trouvaient naturel que j'aie trouvé la femme de ma vie.

9

Je vous en supplie, monsieur l'ophtalmo, arrêtez de sonder cette époque, même fermé mon œil risque de tressaillir, j'entends des portes qu'on ferme avec douceur, comment voulez-vous que je reste tranquille et mort sous cet assaut de bonheur.

J'ai dit à Charlotte, tu épouses un sculpteur manqué, un chef d'orchestre raté.

Elle a mis sa main sur la mienne, elle m'a dit, oui mais un petit notaire heureux c'est tout de même pas mal.

Après la tornade blanche du mariage avec toutes ces filles habillées de tulle et de satin, ces dos veloutés, ces belles mines des filles du Nord (mes études et rêveries parisiennes s'éloignaient décidément), ces jardins gracieusement fleuris et les professions comme la mienne tout à fait bienvenue, nous avons connu la splendeur des nuits chaudes.

Surtout ne pas tressaillir à ce souvenir. Mon corps est définitivement cloué dans une stupeur bienheureuse.

J'ai découvert que ma rieuse et primesautière jeune femme était une amoureuse de grand talent.

Elle caracolait dans l'amour comme dans une fenêtre ouverte sur les jolis jardins de Lille. Elle n'était pas vierge mais je m'en fichais, elle faisait de moi son partisan, son courtisan, sa préférence, et un amoureux stupéfait.

Elle savait tout faire, cette divine Charlotte, ni usée, ni trop utilisée, heureuse d'être une jeune mariée bien mariée, elle s'amusait, m'asticotait, mastiquait ses joies avec des rires qui m'allaient au ventre, je la reprenais, elle lançait ses boucles vers notre trop classique plafond et soupirait d'aise, perchée sur moi comme une coureuse d'orgasmes. Une frénésie alors que je n'étais qu'un modeste notaire collé à un bureau funèbre. Elle filait au bridge, gagnait à tous les coups, filait au ski, revenait couverte d'histoires drôles.

J'étais follement distrait. Nous buvions un verre, deux verres, trois verres de rouge. Son côté intrépide continuait à me fasciner.

Quel festin ce mariage !

10

J'étais ensorcelé. Il me semble que ma mine défaite au cours des nuits grivoises devait être plus agréable que le visage contraint offert dans mon étude.

Les jolies clientes annoncées par mon père comme une récompense au bout d'un chemin épineux se transformaient en boudins d'un âge certain, leurs chevelures faussement blondes n'arrivaient pas à me conquérir, à m'écartier du visage ouvert et vif de ma Charlotte si sensuelle que j'en perdais toute contenance, je n'avais plus besoin de mes rêves déchaînés sur les sculpteurs, les chefs d'orchestres, les acteurs.

Ensemble nous découvrons des beautés, même si Charlotte préférait les petits jeux de dames, les bridges et les pistes de ski familiales.

Rien ne valait son chevalier, son centaure, son Roméo, disait-elle pendant que je travaillais benoîtement, elle en

charmait d'autres, me parlant des pistes noires comme des bonbons acidulés.

Elle me racontait tout. Je n'avais aucune jalousie, elle revenait, si proche, si belle, ne négligeant aucun détail.

-Untel, quel con ! Un débutant minable, je lui ai expliqué cent fois la même chose, sa posture sur les skis est déplorable, un bourgeois installé.

-J'adore Agathe, elle est d'une culture rare, elle te plairait, tu sais que maintenant elle dirige déjà les cours du conservatoire de musique !

Je n'avais même pas l'eau à la bouche, Charlotte me suffisait amplement. Elle me revendait toutes ses impressions et ensuite me chevauchait comme une fausse Pénélope qu'un retour inattendu aurait enflammée. Nous mourions de plaisir, nous nous endormions comme des bébés, le lendemain je reprenais mon boulot de forcené que la goguette avait rajeuni (en esprit en tout cas) et je traitais les dossiers comme un notaire attentif.

-Oui, Madame, vous êtes en droit de réclamer...

-Non madame, restez muette, attendez, c'est le moyen d'atteindre l'ennemi qui s'agacera de votre silence.

J'en devenais diplomate, j'arrivais à « causer ». Charlotte me racontait tout... enfin presque tout.

A suivre...